

Lurelu



Carnet d'écrivaine ou la genèse d'un ovni littéraire

Andrée Poulin

Volume 42, numéro 3, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92495ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Poulin, A. (2020). Carnet d'écrivaine ou la genèse d'un ovni littéraire. *Lurelu*, 42(3), 85–86.



Carnet d'écrivaine ou la genèse d'un ovni littéraire

Andrée Poulin



85

La défécation n'est pas un sujet de conversation très populaire... Le jour où j'ai décidé d'écrire un livre sur les toilettes, je me suis dit : «Andrée, les gens vont dire que tu es tombée sur la tête.» Mais ce projet d'écriture m'habitait depuis longtemps et, malgré le côté tabou du sujet, j'étais déterminée à raconter cette histoire, qui est aussi un grand drame de société.

J'ai travaillé à ce manuscrit pendant plus de cinq ans et, à plusieurs reprises au fil des années, je me suis demandé si ce texte avait vraiment des chances de devenir un livre. *Enterrement la lune* a finalement été publié cet automne sous forme de roman graphique. Voici donc le récit de la genèse emberlificotée d'un ovni littéraire.

Un sujet tabou : les toilettes

Avant de devenir auteure jeunesse, j'ai travaillé pendant une douzaine d'années en coopération internationale. D'où mon vif intérêt pour les livres qui parlent d'ailleurs lointains, d'injustice et de pauvreté. Plusieurs de mes albums abordent ces thèmes, que ce soit le travail des enfants dans *Pablo trouve un trésor*, le drame des réfugiés dans *Y'a pas de place chez nous* ou la pauvreté en Afrique dans mes romans *Disparition sous le baobab* et *Où sont passés les zippopos?*

Cela dit, comme je fais des animations scolaires depuis longtemps, je connais la prédilection des jeunes pour les aventures fantastiques, pour l'humour, pour les journaux intimes de filles, bref pour les livres qui offrent évasion et amusement. Oui, d'accord, il en faut de la littérature divertissante, mais moi j'ai plutôt envie de brasser la cage de mes lecteurs, de les entrainer hors de leur zone de confort avec des histoires qui ébranlent ou font réfléchir. J'aime écrire des livres qui stimulent la tolérance et vivifient l'empathie, et c'est ce qui m'a donné l'élan pour

me lancer dans l'écriture d'*Enterrement la lune*.

Ce roman raconte les tribulations de la jeune Latika, qui habite en Inde dans un village où il n'y a pas de toilettes. Ce manque d'installations sanitaires a un impact majeur sur les filles, car elles sont souvent forcées de quitter l'école lorsqu'elles commencent à avoir leurs menstruations. Arrêter l'école aussi tôt a des conséquences sérieuses, parce que plus une mère est éduquée, mieux elle est outillée pour prendre soin de ses enfants et gagner sa vie. Mais personne au village de Latika ne veut parler de ce problème honteux. Devant l'inaction des adultes, la petite fille décide de passer à l'action.

Le manque d'accès aux toilettes est un problème grave dans plusieurs régions du monde, mais dont les médias parlent peu. Présentement, 4,2 milliards d'individus sur la planète vivent encore sans toilettes. Ce problème d'hygiène a des conséquences tragiques, car deux millions d'enfants meurent chaque année de la diarrhée, justement à cause du manque d'hygiène et d'assainissement. Pour cette raison, l'ONU a décrété une journée mondiale des toilettes, le 19 novembre.

La question de «l'appropriation culturelle»

En décidant d'écrire sur cet enjeu, j'avais une inquiétude : me faire accuser d'«appropriation culturelle». Les controverses autour de ce phénomène ont pris de l'ampleur ces dernières années en Amérique du Nord. Qui étais-je, moi, une Nord-Américaine blanche, qui ai deux toilettes et demie dans sa maison, pour raconter le drame d'une petite fille en Inde qui n'a pas de toilettes dans son village?

J'ai trouvé plusieurs définitions de l'appropriation culturelle, mais la moins alambiquée serait celle-ci : l'appropriation culturelle est l'utilisation de la culture, du

savoir traditionnel, de la propriété intellectuelle ou des artefacts d'un peuple. Ouf. Ce n'était pas du tout ce que je faisais avec mon histoire.

Faut-il avoir été astronaute pour décrire une mission sur la Lune? Faut-il avoir été soldat pour écrire sur la guerre? Faut-il être une femme pour écrire un roman dont le personnage central est une femme? Ma réponse est non. Si tous les auteurs n'écrivaient que sur des situations qu'ils ont vécues, la littérature serait une suite infinie d'autobiographies.

Je n'ai jamais vécu en Inde, encore moins dans un village où il n'y a pas de toilettes, mais pour raconter les émotions de mon personnage je pouvais puiser dans mes réserves d'empathie, cette capacité de se mettre «dans les souliers de l'autre», de comprendre ce qu'il ressent sans avoir nécessairement vécu la même émotion.

Je pouvais aussi faire mes devoirs afin de raconter cette histoire sobrement et avec le plus d'authenticité possible. J'ai puisé dans mes souvenirs de voyage en Inde. Évidemment, j'ai aussi fait moult recherches sur la problématique de l'absence d'installations sanitaires. Pendant cinq ans, j'ai suivi l'évolution du dossier, les nouveaux projets, les recherches financées par la Fondation Bill Gates pour concevoir des toilettes écologiques, adaptées aux conditions des pays en développement. J'ai fait des entrevues avec des gens qui travaillent en coopération en Inde.

Très consciente que j'abordais un sujet délicat et que je m'aventurais à décrire une autre culture, j'ai redoublé de rigueur. J'ai fait lire les premières ébauches du manuscrit par des gens originaires de l'Inde, ce qui m'a permis de corriger le tir. J'ai ainsi appris que peu de fonctionnaires en Inde portent la cravate et que les fermiers travaillent avec une pioche plutôt qu'une pelle. J'ai appris que le mot «ammamma», qui signifie grand-mère

en télougou, l'une des nombreuses langues parlées en Inde, est plus couramment utilisé que «naniji», qui signifie grand-mère en hindi. De petits détails, certes, mais qui venaient renforcer la véracité de mon récit.

Mon plus grand défi d'écriture, c'était de présenter le manque d'accès aux toilettes sans tomber dans le misérabilisme. Toutes ces femmes et ces filles forcées de faire leurs besoins dans les champs vivent déjà une humiliante perte de dignité. Je voulais raconter leur histoire avec le plus grand respect possible. Pour cette raison, j'ai campé une héroïne audacieuse, qui ose affronter l'autorité ou prendre les choses en main. J'ai aussi pris grand soin de laisser des non-dits dans le texte, en cultivant la subtilité, pour inciter le lecteur à lire entre les lignes, tout en évitant soigneusement de faire la morale.

Pourquoi un roman en vers libres?

Au début, dans les premières versions, j'avais construit mon récit sous forme d'album illustré. J'ai soumis le manuscrit, sans succès, à quelques éditeurs. C'est la formidable éditrice de l'Isatis qui m'a finalement souligné que cette histoire complexe convenait mieux au roman qu'à l'album. Retour à ma table de travail pour récrire, rajouter et finir par tripler la longueur du texte.

Comme je découvrais à ce moment-là les romans jeunesse en vers libres publiés aux États-Unis, j'ai voulu m'essayer à ce genre littéraire, peu connu au Québec. Il me semblait que la poésie, qui permet une narration plus subtile, dans une langue plus imagée, convenait bien à un sujet délicat. Dans un roman en vers libres, le texte est découpé en segments plutôt qu'en paragraphes continus, et l'accent est mis sur la musicalité des mots et le tempo de la phrase. J'aimais cette approche de la poésie sans carcan :

pas de contraintes de syllabes, de rimes ou de ponctuation. L'œil du lecteur peut donc s'évader vers les mots qui s'étalent, s'égrènent ou dégringolent.

Avant d'envoyer mon nouveau manuscrit à un éditeur, je l'ai testé dans deux classes de quatrième et cinquième année. Une des enseignantes m'a écrit : «Le sujet (des toilettes) a fait réagir. Au tout début, certains élèves étaient dégoutés, alors que d'autres riaient. Par contre, ils ont tous été rapidement captivés par la problématique et outrés que des humains aient à vivre comme cela. Ils criaient à l'injustice. Certains garçons qui n'aiment pas lire seuls ont même triché pour en lire un bout en cachette!»

La réaction de cette classe m'a rassurée. Je savais néanmoins que faire accepter ce manuscrit hors norme par un éditeur serait un défi de taille. Premier obstacle à surmonter : le sujet délicat. Deuxième obstacle : l'Inde, c'est-à-dire un cadre romanesque loin des jeunes lecteurs québécois. Troisième obstacle : le roman en vers libres, peu connu au Québec. Ces trois obstacles faisaient de mon récit un ovni littéraire, donc probablement moins «commercial» et soulevant un gros défi de marketing.

Avec une cinquantaine de livres publiés, je ne suis plus une auteure débutante, mais quand j'ai su que *La courte échelle* acceptait de publier cette histoire, j'ai célébré. Vivement le vin et le gâteau au chocolat! L'acceptation de ce manuscrit auquel j'avais travaillé pendant cinq ans m'est apparue comme une victoire inespérée et inattendue.

Illustratrice en Inde

Deux autres bonnes nouvelles ont suivi la première. Non seulement *La courte échelle* me proposait de faire un roman graphique, mais en plus, la maison d'édition était d'ac-

cord pour travailler avec une illustratrice en Inde. Je me suis donc empressée de traduire mon texte en anglais, afin qu'il puisse être lu par un artiste indien. Ce travail de traduction a eu un effet bénéfique imprévu : me permettre d'améliorer encore davantage le texte en français.

Après quelques semaines de recherche sur le Web, *La courte échelle* a trouvé la perle : Sonali Zohra, une artiste originaire de Bangalore qui avait déjà illustré quelques livres. Au fil des échanges sur les différentes versions des esquisses, j'ai été ravie de constater que Sonali abordait les illustrations avec le même esprit que j'ai abordé l'écriture de cette histoire : délicatesse et respect. C'est tout un défi que d'illustrer des personnages en train de faire leurs besoins dans un champ et de s'assurer que ces scènes ne soient pas comiques, déplacées ou irrespectueuses. Sonali a relevé ce défi avec brio.

Après plusieurs obstacles et plusieurs versions, mon ovni littéraire est finalement devenu un roman graphique en vers libres. Quand on écrit un livre intitulé *Une cachette pour les bobettes* ou encore *La plus grosse poutine du monde*, on sait déjà qu'il y a un public acquis. J'ignore quel sera l'accueil réservé à mon histoire de toilettes en Inde, mais pour moi, écrire pour les jeunes, c'est aussi les entraîner loin des chemins très fréquentés, les inciter à tourner le regard vers d'autres horizons, leur raconter autre chose, autrement. Voilà ce que j'ai voulu faire avec *Enterrer la lune*.

